

## Le buisson parisien

Je suis un buisson dans un parc arboré au beau milieu de Paris. Je vois le soleil, le matin, les voitures qui passent, les enfants qui vont à l'école et les mamies qui font les commères.

Quand arrive le printemps, je fleuris, de belles fleurs roses et violettes, que de nombreux passants aiment m'arracher. Les animaux urinent sur mon tronc et même si cela ne sent pas bon, ça me fait pousser, ça me fait grandir. Ainsi je peux observer de plus en plus loin ce qui se passe dans le Jardin des Tuileries.

Etant plus jeune, je me suis souvent senti libre, libre de pousser, libre de m'étendre où je le souhaitais. Mais cela n'a pas duré ; les hommes ont commencé à couper mes branches fleuries pour élargir les allées. Ils n'ont pas hésité à m'ôter ma beauté ; ont-ils seulement pensé à ce que je ressentais ? Mon ami l'arbre me l'avait bien dit : « Tu n'es qu'un décor à qui personne ne prête attention ! ». C'étaient ses derniers mots avant qu'ils ne soient remplacé par un kiosque.

Dans celui-ci, un homme y travaille, il vend toutes sortes de choses, des souvenirs pour les touristes mais aussi des sucreries qui attirent les enfants de tous les quartiers. Ce que je préfère, c'est son café ; je ne l'ai jamais goûté mais son odeur me remplit de bonheur.

A côté de moi, siège un banc blanc. Souvent des enfants s’y assoient pour réciter leurs leçons mais bien sûr sans me prêter attention. Et pourtant, moi, je me trouve mignon, je suis coloré, je suis agréable à regarder. Pourquoi personne ne fait-il attention à un être vivant comme moi ?

Je suis plein de vie, et parfois, je me dis : « Que ferais-je si j’avais des pieds, si j’étais libre, si je n’étais pas fixé avec CE pied ? » Je sais, j’irais au marché, me balader au bord de la Seine, je monterais tout en haut de la Tour Eiffel, j’irais sous l’Arc de Triomphe, je prendrais des photos de tout ce que je verrais, et le soir, je retournerais me reposer aux Tuileries.

Je n’ai pas de pied qui avance et je n’en aurai jamais ; je suis résigné à voir les saisons passer, les passants déambuler et observer le marchand de café.

Quand arrive l’automne, je perds mes fleurs et mes feuilles, tristement je ne suis plus violet, ni rose ni vert. Je deviens marron comme mort. Le soleil luit de moins en moins, les nuages deviennent gris, les gens se couvrent et ne s’assoient plus sur le banc. Le soir, je ferme les yeux, dans l’espoir de dormir un peu.

Tout cela n’est peut-être pas marrant, mais je suis vivant.